Document généré le 18 avr. 2024 20:08

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Ceviz

Laurent Poliquin

Numéro 127, novembre 2010

Dilemme

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61810ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poliquin, L. (2010). Ceviz. *Moebius*, (127), 77–80.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Laurent Poliquin

Ceviz

I

le frétillement invisible du hasard
au creux de tes hanches
rend à la naissance la noblesse du premier cri.
tes parents t'appelleront Ceviz.
tu n'as choisi ni ta naissance ni ton nom
ni ce lointain village de Turquie dont la
résonnance rappelle un
coup de semonce
qui rate sa cible

II

Ton papa a beaucoup voyagé à dos d'âne ; la voiture ne l'a jamais conquis. Alors quand le travail s'est mis à meugler au loin, c'est la France qui l'attira avec ses promesses faites de muscle et de sang. Tu as suivi, princesse.

III

le français est une langue
que mousse l'évidence
parce que le poème est une lumière.
elle fut tienne
jusque dans la moelle
muse chantante
guide du préau
elle t'a portée d'une lettre à l'autre
du mot

aux choses
du monde et de son déguisement
elle a désentravé cette contraignante culture de tes ancêtres.
à ce compte
la liberté est une orfèvrerie
et Littré Larousse et Robert même Furetière
sont bijoutiers

IV

La fragilité a poussé ton frère à cultiver son propre vide. La violence l'a mal nourri oui et *étranglement* ne porte pas assez de ces mains menaçantes qui ont serré ton honneur bafoué, ni je-vais-te-tuer-salope qui strie la honte et font du souvenir un tressaillement d'âme.

V

Aujourd'hui, tu vas à l'école. Sacoche à la main, ton sourire ne s'étire pas tout seul. L'amour ondoie dans la rue, parce que le regard coule de source. Tu parles, et ton accent dessine en toi le signe de ta solitude. Les rues tissent ton appartenance. Sur le banc d'école ce jour-là, l'étincelle du verbe te féconde. Tu conjugues les tribulations de l'espace. Dans ton cahier, tu notes l'écho du soleil qui cogne à la fenêtre. De l'arbre qui te zieute au loin, tu as la patience des feuilles et l'obscurité des racines. La cloche retentira, espères-tu. Il est midi.

VI

tu iras manger ta pauvreté que
trahissent les légumes
en monticule dans ton assiette.
tu te montres en cette cantine
métaphore
qui désencombre le monde.
à toi seul témoin
de cette invisible souffrance
tu sais le temps ami des possibles

VII

ah comme la neige neigera en Canada
la vie t'attrapera
tes seuils d'affirmation évoquent des soupirs
tu prendras place parmi le rien
et le prophète s'évaporera par tes pores
il ira rejoindre les gueux de la ville
deviendra professeur de linguistique pragmatique
fumera des gitanes
assassinera Gainsbourg
tu vois qu'il est coupable de porosité
comme un virus
mouche-toi bien

VIII

Écrire le démuni de ta parole par le démuni de la parole,
nue et nue, en préparation pour la communion des êtres.

IX

quand tu portes à ta bouche
l'éclat des mots
ta tristesse coule fruit frais
sur tes lèvres

X

à ton retour à la maison
tu sais
que ton chez toi
se découvre là où tu vas
et non là d'où tu pars

XI

les lieux qui mettent la main sur toi
les objets aussi
complices
même dans leur modestie

posent leurs signes que tu décodes
dans ton affirmation
révolte naturelle
désobéissance culturelle
de ce qui s'impose à toi.
tu ne te marieras pas comme cela

XII

Au souper, la préséance se détourne de toi. Du poulet, contente-toi des os et bois beaucoup d'eau pour que des vagues noient tes gargouilles. Dessers la table, Ceviz. Manger inflige des sévices qui se cicatrisent dans le mouvement circulaire d'une lavette.

XIII

La nuit, partage les ronflements familiaux. Dans ta chambre, qui n'est pas ta chambre, dans ton lit, qui n'est pas ton lit, sur le sol emprunté, dors petite et sauve qui peut dans un rêve où la justice aura rompu ses liens qui la retiennent au dictionnaire.

XIV

à bien y voir
l'immigré joue de la perche
sur un chaland
quand de ton œil à ta bouche
le parcours d'une larme
témoigne de son voyage
abracadabrant autour de toi.
tu es un monde incarné par l'amer.
ton sourire s'offre en passeport à tes remontrances.
seule la paix ouvre la voie.